Dialogue et échange
Analyse conceptuelle

Si l'on définit l'échange comme le don réciproque, consenti par deux parties, de deux objets jugés équivalents, alors le dialogue est bien un cas particulier d'échange : échange de paroles, que s'adressent mutuellement au moins deux interlocuteurs ; échange de biens de valeur identique, puisque de même nature, celle du discours (en grec *logos*, racine que l'on retrouve dans *dialogos*, du verbe *dialegein*, discuter). Mais cette nature est bien entendu irréductible à la matérialité des sons articulés, au-delà de laquelle le verbe est porteur non seulement d'une valeur de sens, mais d'un pouvoir d'action. Le don réciproque impliqué par le dialogue ne saurait donc se réduire à un échange de sons sans portée ni effet. Le problème que pose le rapport entre dialogue et échange est dès lors le suivant : si le dialogue est un échange de type particulier, qu'est-ce qui s'échange dans un dialogue, au-delà des paroles prononcées ? Des informations, des connaissances positives, dont les répliques du dialogue seraient porteuses ? Sans doute le profit retiré par les deux parties dépasse-t-il cette première attente, comme pourra le suggérer un examen plus poussé à la lumière de la pratique philosophique du dialogue. Si le *logos* contenu dans *dialogue* renvoie non seulement à la parole, mais aussi à la faculté de raison qui la rend possible, comment l'échange des mots n'impliquerait-t-il pas une conversion qui change l'esprit même des interlocuteurs?

Tout échange est transfert d'éléments littéralement interchangeables, qu'ils soient de nature homogène (sur le modèle du troc de biens matériels ou de services) ou simplement de même valeur (l'échange marchand, qui fait intervenir une contrepartie monétaire). Qu'en est-il dans le cas du dialogue ? Prenons le terme en son sens le plus général de *discussion* ou de *conversation* : ce qui est échangé, ce sont les paroles que les interlocuteurs s'adressent successivement. Chaque partie donne à entendre un discours (si bref soit-il), et reçoit en échange un discours qui y répond. Encore faut-il préciser le sens de cette réception : si les deux parties se contentent de prendre successivement la parole pour émettre deux discours sans effet l'un sur l'autre, il n'y a pas vrai dialogue, mais « dialogue de sourds » ; si leurs propos se succèdent sans s'engendrer mutuellement et se répondre, ils ne sont plus des interlocuteurs, mais de simples locuteurs, prononçant l'un devant l'autre un monologue. C'est du reste ce que peut suggérer l'étymologie *dialogos*, la préposition *dia* (par, à travers) supposant un cheminement conjoint, une exploration commune, et non les trajets parallèles mais séparés de deux soliloques. Dans le cas du dialogue, l'échange ne consiste donc pas dans le *remplacement* d'un bien (la parole) par un autre de valeur égale, mais dans le *changement* de chaque discours en réaction à celui de l'autre. Cet échange ne correspond donc ni au modèle de l'échange monétaire (car les éléments échangés ne sont pas hétérogènes), ni à celui du troc (de la substitution d'un objet à un autre).

Le dialogue n'est pas un troc : le troc remplace une fois pour toutes une possession par une autre sans attenter à l'intégrité de chacune, indispensable à la

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

Dialogue et échange

Analyse conceptuelle

préservation de leur valeur, donc de l'équivalence requise au titre des termes de l'échange. Mais ce qui est engagé dans l'échange dialogué, c'est moins tel ou tel couple isolé de répliques ponctuelles que le discours progressivement construit par chacun à partir des réponses successives de l'autre. Chacun ne retire pas l'équivalent intact de ce qu'il a misé. La nature de l'objet échangé ne précède donc pas la tractation, mais s'en nourrit ; la relation d'échange n'est pas extérieure aux éléments qu'elle met en rapport, mais elle les constitue. C'est que le dialogue est tout le contraire d'un monologue ou d'un discours unilatéralement construit indépendamment d'un éventuel destinataire. Tel est le sens de l'opposition antique, particulièrement accusée dans les dialogues platoniciens, entre deux types de discours : la dialectique, échange de brèves questions et réponses permettant à deux interlocuteurs de débattre d'un problème donné, comme le fait Socrate dans les dialogues de jeunesse de Platon ; la rhétorique, long discours suivi devant un auditoire qu'il s'agit de persuader (selon un art dont l'enseignement est dispensé par les sophistes).

Mais le dialogue n'est pas non plus échange marchand ; là encore, la conception platonicienne du dialogue philosophique, comme le dialogue dans son sens plus courant, fournit des éléments d'éclaircissement. La relation induite par le dialogue peut bien préparer ou accompagner un échange commercial – ainsi du dialogue diplomatique noué ou renoué entre deux nations ; là n'est toutefois pas sa nature propre. Chez Platon, échange discursif et échange monétaire s'excluent mutuellement : la parole qui s'échange contre de l'argent, c'est le monologue du rhéteur ; dans le dialogue, où la parole s'échange contre de la parole, l'argent n'a plus de place. Car les deux techniques discursives précédemment citées (rhétorique et dialectique) donnent lieu à deux types d'éducation rivales : celle des sophistes, qui monnayent aux jeunes gens l'enseignement de la rhétorique (art de persuader par la parole) ; celle de Socrate, qui accepte de dialoguer gratuitement avec eux. Le sophiste n'est-il pas selon Socrate « une sorte de négociant qui vend, en gros ou en détail, les marchandises dont l'âme se nourrit [c'est-à-dire les connaissances enseignées] ? Et nous devons prendre garde […] à ce que le sophiste ne nous abuse pas, lorsqu'il fait l'article des marchandises dont il fait commerce, comme le font les négociants qui vendent, en gros ou en détail, la nourriture du corps » (*Protagoras*, 313c-d, traduction F. Ildefonse, Paris, GF, 1997). Les sains aliments de l'âme ne s'achètent pas comme les nourritures terrestres, tributaires de la publicité mensongère du marchand âpre au gain, mais naissent du libre échange de propos où le disciple n'a rien à perdre parce que le maître n'a rien à gagner. Montaigne s'en souviendra, au moment de définir son « art de conférer » (de converser), éthique humaniste du dialogue à l'intention des honnêtes hommes que seul appâte le désir de connaissance. « La fin de ce commerce, c'est simplement la privauté [= intimité], fréquentation et conférence [= discussion] : l'exercice des âmes, sans autre fruit » (*Essais*, III, 3, « De trois commerces »).

Le mot *commerce* est précisément à entendre dans son acception ancienne de *fréquentation*, ici opposée au commerce au sens actuel (échange marchand). Mais dans le contexte de la citation, le rejet de tout « autre fruit » que le profit spirituel exclut non seulement tout gain financier, mais aussi toute information positive, tout savoir précis. En bon humaniste, pour qui une tête bien pleine ne saurait se substituer à une tête bien faite, Montaigne préfère l'exercice d'une discussion qui forme l'esprit, plutôt que l'acquisition de contenus qui le « meublent » (pour reprendre une autre de ses images). Les nourritures

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

spirituelles dont parlait Platon seraient-elles autre chose que des connaissances substantielles et circonscrites ? C'est aussi en ce sens, et non simplement par opposition à l'échange marchand, que les valeurs mises en circulation par le dialogue ne se comptent pas en biens déterminés et palpables.

Le problème reste donc entier : en quoi consiste donc positivement cet échange de mots qui n'est ni émission successive de propos indépendants l'un de l'autre, ni commerce des discours ? Pour le dire autrement : que retire chaque interlocuteur de cet échange, si ce n'est ni un discours troqué contre le sien, ni de l'argent contre de la parole ? À première vue, ce qui circule dans un dialogue, porté par les mots échangés, ce sont les informations signifiées par ces mots, les savoirs qu'ils véhiculent. Cela semble s'appliquer à tout dialogue, de l'échange quotidien de nouvelles à l'utilisation pédagogique de la dialectique, par laquelle le disciple de Socrate apprend en dialoguant. Mais la conception du dialogue que nous propose Montaigne suggère que le profit essentiel de l'échange est ailleurs. Socrate, déjà, justifiait le don gratuit de sa parole en niant la possibilité d'enseigner le savoir déterminé dont ses adversaires sophistes prétendaient faire commerce (c'est-à-dire la vertu).

Ce cas spécifique du dialogue entre maître et disciple s'avère particulièrement révélateur des difficultés posées par l'échange dialogué en général. S'il existe un profit du dialogue, qui justifie d'en faire un usage pédagogique, mais qui n'est pas pour autant un savoir précis, quel est-il donc ? Autrement dit, si l'on se place du côté de l'élève : que retire-t-il de l'échange, si ce n'est un savoir ? Seconde difficulté, symétrique de la première : que reçoit en échange le maître, si ce n'est de l'argent ? Les deux questions sont en fait liées : si l'élève tenait du maître un savoir tout fait, constitué d'avance, cela signifierait que le maître se contente de donner sans rien recevoir ; au contraire, si le maître lui-même s'engage dans le dialogue sans programme réglé ni doctrine préconçue, il aura lui aussi quelque chose à y gagner (autre que de l'argent).

Dans le dialogue socratique, du moins sous la forme non dogmatique qu'en restituent les premiers dialogues écrits par Platon, ni le maître ni même le disciple ne semblent retirer de l'entretien un gain positif, fût-il intellectuel. Avant même d'être utilisé par Socrate dans le cadre d'une relation de maître à disciple, l'échange dialectique, débat réglé propre à la Grèce de l'époque classique, est une relation dissymétrique : à propos d'un problème donné, l'un des interlocuteurs, le répondant, défend une thèse en réponse aux questions de l'autre (le questionneur). Les deux discours ont en commun d'être argumentés, car le dialogue (*dia-logos*) échange non seulement des *mots*, mais des *arguments* ou des *raisons* (autre sens de *logos*). L'échange consiste, dit souvent Socrate, à « donner et recevoir des arguments » (*lógon te doûnai kaì déxasthai* ; nous aurons à revenir sur cette expression, dans l'analyse comme dans l'étude de texte proposée ensuite). Il ne s'agit donc pas d'un libre échange de propos, mais de l'échange réglé et argumenté de questions ou d'interrogations d'un côté, de réponses ou de thèses, de l'autre.

Or, dans le dialogue socratique, c'est Socrate qui joue le rôle du questionneur, et son interlocuteur, celui du répondant ; autrement dit, c'est paradoxalement l'élève potentiel qui défend des thèses et affirme un savoir positif. Une des interprétations de l'expression déjà citée (« donner et recevoir des arguments ») suggère du reste que c'est le répondant

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

qui donne les arguments et le questionneur qui les reçoit : il ne s'agit pas d'un échange. Autant dire que l'élève ne retirera pas de l'échange dialogué un savoir supplémentaire : Socrate n'est-il pas celui qui dialogue avec des savants auto-proclamés, mais qui pour sa part « sait qu'il ne sait rien » (*Apologie de Socrate*, 21a sq.) ? Et la maïeutique, art socratique d'accoucher les âmes par l'entretien dialogué, ne suppose-t-elle pas que l'accoucheur soit pour sa part stérile, impuissant à engendrer les connaissances qu'il sait éveiller (*Théétète*, 148e-151d) ? La métaphore de l'accouchement suppose que l'élève ne retire rien de l'échange qu'il ne possédait déjà.

Mais ce savoir de l'élève n'est pas plus utile au maître que l'ignorance socratique du maître ne semble d'abord profitable à l'élève. Le savoir initial que croit détenir le répondant, savoir spécialisé ignorant de sa propre insuffisance, ne tarde pas à être mis en cause par le questionneur, et ne sert en rien à faire progresser le problème. Quant à la connaissance nouvelle qui en résulte, elle n'est pas un savoir positif troqué contre le premier, mais la découverte de ses limites. Car pour l'emporter, il suffit au questionneur d'amener le répondant à contredire sa thèse initiale et à y renoncer, sans nécessairement pouvoir lui substituer la vérité. Les premiers dialogues socratiques sont du reste aporétiques (ils débouchent sur une impasse). Bref, le gain du jouteur qui interroge n'est pas plus positif que le profit du répondant : il ne remporte que la satisfaction de faire perdre à l'autre le pseudo-savoir qu'il croyait posséder. Tous deux ont donné et reçu des raisons, mais aucun n'a eu raison : le maître (Socrate) a simplement eu raison de l'autre (il l'a vaincu). Ou (selon l'autre interprétation de l'expression « donner et recevoir des arguments »), l'un (le disciple) a donné à l'autre (au maître) des arguments invalides qu'il a dû abandonner sans rien recevoir en retour.

Que retire donc l'élève de cet échange qui a tout d'un échec ? Prendre conscience de la vanité de ses connaissances, ce n'est pas seulement troquer son savoir contre de l'ignorance ; c'est aussi substituer le savoir (de son ignorance) à l'ignorance (de l'insuffisance de son savoir). Tel est le profit du dialogue socratique : un exercice (d'abandon des préjugés), une aide (pour accoucher à l'avenir d'idées mieux fondées), une formation (à l'étonnement philosophique), plus qu'une acquisition de contenus – c'est ce que retiendra Montaigne. On comprend mieux alors à qui profite l'échange, et comment. Mais s'il y a échange, c'est-à-dire don et gain réciproque, qu'y gagne donc le maître ? Non pas une augmentation de son savoir positif, mais une progression de sa réflexion sur le problème posé, grâce à l'examen commun ; un exercice de sa raison et de son jugement. « C'est […] surtout la thèse [du répondant] que j'examine pour ma part », déclare ainsi Socrate, « mais il en découle peut-être que du même coup nous nous trouvions soumis à l'examen, moi qui interroge, tout autant que celui qui répond » (Platon, *Protagoras*, 333c, traduction citée). En recevant des raisons (*logoi*) du répondant, il ne lui a pas nécessairement donné raison, mais il a bénéficié d'autant de moteurs pour relancer la réflexion : l'une des règles du dialogue socratique est de ne jamais progresser sans s'appuyer sur ce que l'autre a reconnu vrai, sur les raisons qu'il a jugé valables – fût-ce pour les contester. Ainsi, comme les questions du maître relancent le répondant, les réponses de l'élève guident la réflexion du maître : dans cet échange, les idées de l'un et de l'autre s'appellent et s'engendrent réciproquement sans plan prévu d'avance.
Le caractère équitable ou équilibré de l'échange dépend précisément de cette absence apparente de profit. Car au départ, il s'agissait d'une relation inégale entre un soi-disant savant ignorant de la vanité de son savoir, et un ignorant auto-proclamé seul à savoir qu'il

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

ne savait rien. Au terme du dialogue, on est abouti à la situation équivalente de deux interlocuteurs parvenus en commun à déterminer, au sujet d'un problème donné, ce qu'ils savent (que la solution initiale est invalide) et ce qu'ils ignorent (la solution vraie). Ce qui est échangé dans le dialogue socratique, comme dans tout dialogue, c'est moins ce que l'on retire finalement de la transaction que ce que l'on apprend au fil de l'échange verbal. Ce qui est ainsi acquis, c'est donc moins un contenu (d'une réponse précise à une question donnée), qu'une forme de réflexion, un tour d'esprit. Et cette éducation réciproque où la formation de l'esprit prime sur l'augmentation de ses contenus est directement tributaire de la forme même de l'échange, forme dialoguée où l'enrichissement réciproque des discours est constitutif du profit retiré.

Cette détermination du résultat de l'échange par la forme de l'échange se retrouve, à l'époque contemporaine, dans l'éthique de la discussion (*Diskursethik*) définie par les philosophes allemands Jürgen Habermas et Karl-Otto Apel. Éthique de la discussion, parce qu'il s'agit de déterminer des *normes morales* rationnelles au moyen d'un échange dialogué gouverné par des *règles* précises : l'éthique intervient à la fois au niveau de la morale dégagée par l'échange et, indissociablement, comme éthique du dialogue qui prescrit à l'échange ses conditions. C'est que la moralité des normes résultant de l'échange est conditionnée par la forme de l'échange et par ses règles. Les normes en question ne correspondent à aucun contenu préalable, à aucun principe moral donné : il leur suffit, pour être justes, de pouvoir être déterminées par un échange dialogué dont le caractère public et argumenté garantit leur validité universelle et leur rationalité. En effet, pour être valables, les normes doivent simplement être telles qu'elles puissent être acceptées dans une discussion publique : la situation de dialogue sert à fonder les normes (non à les inventer, mais à en vérifier la validité, donc à en déterminer la moralité). Ainsi formulé dans les termes de l'éthique de la discussion, l'impératif catégorique kantien prescrit non plus d'ériger (seul) la règle de son action en maxime valant universellement, mais de s'assurer, par une concertation réelle avec les personnes concernées, que ceux-ci accepteraient, au terme d'une discussion sans contrainte, que la règle de mon action soit érigée en maxime universelle (cf. K.-O. Apel, *Éthique de la discussion*, trad. Mark Hunyadi, Paris, Cerf, 1994, p. 78-79).

On voit que la morale n'obéit pas à d'autres principes que ceux qui régissent la discussion : la moralité des normes dépend de la forme de l'échange qui les fonde. Pour le dire autrement : le contenu produit par l'échange est déterminé par sa forme, ou mieux, l'échange ne produit aucun contenu, seulement des principes moraux formels, indissociables des règles formelles concrètes du dialogue qui les vérifie.

On l'aura compris : si le dialogue authentique est un échange, c'est en un sens radicalement différent de celui du modèle de l'échange marchand (ou du troc). Échange à part, que cette transaction au sein de laquelle les profits respectifs ne sont ni matériellement palpables, ni réellement calculables ; où ils s'avèrent impossibles à déterminer d'avance indépendamment de la nature et de la forme de leur mise en jeu ; où il s'agit moins de remplacer un objet par un autre, que de faire changer l'état d'esprit des

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

parties ou les valeurs qui les guident ; où enfin, au-delà de la valeur de vérité des paroles échangées, il est moins question de valeur marchande que de valeur humaine ou morale.

Marianne Groulez, ancienne élève de l'ENS,
Agrégée de philosophie

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.